

nous comprenons que la souffrance est devenue une grâce. « Notre légère affliction du temps présent a produit le poids éternel d'une gloire infiniment excellente. »

## XXXIX.

**L'Église dans la tempête.**

1865.

Je connais peu de spectacles plus émouvants que celui d'un frêle esquif quittant la rive pour traverser les grandes eaux. Les voilà devant lui, immenses, insondables ; les voilà avec leur radieux sourire, avec leur majesté terrible ; et lui, petit comme l'oiseau qui rase les vagues et se perd dans l'infini, lui, s'élançe joyeux vers les lointains rivages, et les nouveaux cieux, et les trésors qu'il va chercher. Il y a de quoi saisir au plus profond du cœur que de se représenter ce qu'il faut à l'homme d'intelligence et d'intrépidité pour tenter une telle entreprise, et pour en braver les dangers.

Mais il est un autre esquif plus frêle encore et plus audacieux, le plus pauvre de tous et le plus puissant ; un esquif toujours en danger et jamais englouti, toujours assailli par l'orage et toujours glissant sur les flots ; un esquif sans pilote visible et toujours merveilleusement conduit, poussé dans des mers inconnues et pour-

tant sûr d'arriver : C'est l'Église du Dieu vivant.

Il faut, pour qu'elle marche bien, qu'elle soit faible et pauvre, et qu'elle soit battue par la tempête. Il faut que le monde et le démon se déchainent contre elle. Il faut qu'un saint Paul, au moment où il vient d'annoncer l'Évangile à Corinthe et d'y semer les prodiges, voie cette magnifique église troublée par les disputes, souillée par des profanes, déshonorée par un incestueux, dévastée par des doctrines dignes précurseurs des nôtres ; des doctrines qui nient l'autorité des apôtres, qui nient la croix et la résurrection. Il faut que, de nos jours encore, — car les hommes ne sont pas changés, ni la condition de l'Église, ni les erreurs toujours vieilles et toujours nouvelles qui l'assaillent, — il faut qu'il y ait des scandales et des sectes ; des hommes qui se disent chrétiens et qui ne le sont pas ; des hommes qui, tout en parlant de liberté, prétendent nous faire esclaves, tout en parlant de charité, jettent la dispute et le trouble dans l'Église, et, tout en se réclamant de la Réforme, en renient la foi bénie. Et que sais-je dans combien peu de temps de plus cruels assauts viendront nous ébranler, et séduire les élus même, s'il était possible.

Il le faut pour nous humilier, pour que nous ne nous vantions pas de l'Église et des hommes, de nos grandeurs et de nos œuvres, mais de

l'Éternel ! Il le faut pour éprouver notre foi, et pour manifester ceux qui sont non pas du monde, mais de la vérité. Il le faut pour nous exciter au combat, et nous faire prendre les armes de Dieu. Ah ! nous sommes si vains, si charnels, si lâches, qu'il n'y a que des coups mortels qui nous réveillent, qui nous décident et fassent de nous des chrétiens.

Qui est-ce qui a fait de Saul un saint Paul ? qui lui a donné sa clarté de foi, sa force, son humilité, sa joie héroïque ? C'est le Saint-Esprit sans aucun doute, mais c'est aussi la lutte et la persécution. Qui est-ce qui a suscité tant de glorieuses apologies, tant d'illustres témoins de l'Évangile ? Ce sont les faux docteurs. Et ce qui, récemment encore, a porté le réveil dans des milliers d'intelligences et ramené les regards vers la figure auguste de Jésus-Christ ? Ce sont les outrages éloquentes de l'incrédulité. Qu'est-ce qui nous excitera à défendre la Parole de Dieu ? ceux qui l'attaquent ; à vouloir mettre en lumière la vérité ? ceux qui la pervertissent ; à soutenir l'Église ? ceux qui la troublent. Et qu'est-ce qui rendra à l'Église la science divine, la vigueur ? Ce n'est pas le pouvoir, ce n'est pas un calme pompeux et stérile ; c'est l'angoisse. Et quand retrouvera-t-elle son immortelle beauté, quand saisira-t-elle la victoire ? Quand il semblera que tout est perdu ; quand les disciples

eux-mêmes s'écrieront : « Sauve-nous, nous périssons ! » Oui, c'est par la tempête que la nacelle de Jésus-Christ tend ses voiles ; c'est alors qu'elle fend les flots, et vole au port.

Que si, au milieu de l'orage, la terreur devait nous saisir, regardons Jésus, regardons-le au milieu des flots irrités. Voilà bien l'image de la paix de Dieu ! Pendant que ceux qui l'entourent s'agitent, s'épouvantent, se disputent, s'épuisent en vains efforts, lui repose bercé par les vagues furieuses aussi doucement qu'un enfant sur le sein de sa mère. Il est en paix au milieu de la nuit et de l'abîme, comme sur le Thabor. A ce repos divin je reconnais le Seigneur de gloire. Lui seul a pu dormir ainsi, et seul ainsi se réveiller sans que rien le troublât, ni l'horreur de la nuit, ni les hurlements de la tempête, ni les cris des disciples, ni l'épouvante de la nature. Il se lève serein, souriant, souverain, et, sans donner seulement un regard à l'ouragan, il rassure ses disciples : « O gens de petite foi, pourquoi avez-vous douté ? » puis, se tournant vers la mer, il commande, — ô majesté du Fils de Dieu, je me prosterne et je t'adore ! — il commande, et la vague s'arrête, et se couche, et vient s'endormir à ses pieds ! « Il se fit un grand calme. » Ce calme, Jésus ne le donne pas seulement à la nature, mais à nous. Tant qu'il n'est pas là, il y a trouble, impuissance, passion, nuit ; mais

quand il se lève et parle, alors revient la paix, alors, du milieu de la plus furieuse tempête, surgit une paix divine.

## XL.

**Les larmes de Jésus.**

1866.

(Luc XIX, 26-48.)

« Si tu avais reconnu, au moins en ce jour qui t'est donné, les choses qui regardent ta paix ! »

Ce qu'était pour Jérusalem la journée où Jésus vint à elle avec ses disciples, le jour où nous sommes peut l'être pour nous : encore une fois, il vient à nous, il est au milieu de nous. Oh ! que ses larmes nous parlent plus que ses paroles et nous disent quel Dieu, quel Sauveur nous avons ; nous disent quel est son amour pour les pécheurs, quelle est son horreur pour le péché !

Oui, Jésus a pour les pécheurs un amour, une pitié sans bornes ! Écoute, pauvre cœur, tu as un Dieu qui ne prend pas plaisir à la mort du pécheur ; un Sauveur plein de sympathie ; un sacrificateur qui te porte, comme autrefois le pontife, sur son cœur ; un sacrificateur qui s'appelle Jésus. Par combien de paroles, de mi-